

CAUCASE

Le 13 mars 1947

Premier dossier communiqué sur la question caucasienne (Géorgie).- 13 MAR 47

XARZ-2-8656

1. Commentaire général à la partie du dossier "Caucase" présenté aujourd'hui.
2. Instruction communiquée à notre groupe en Suisse.
3. Note sur le voyage de Eugène Petrovitch Guéguitchkori (en Suède et Finlande 1943).
4. Information sur le groupe menchévik géorgien de Paris.
5. Haïdar Bamate.
6. Khariton Chavichvili.
7. Eugène Petrovitch Guéguitchkori.
8. Michel Kédia.

*not rec'd
Registry
m.m. 4/27/48*

*Rec'd. Registry 4/27/48 - m.m. 13
Les groupes politiques de l'émigration géorgienne*

BEST AVAILABLE COPY

DECLASSIFIED AND RELEASED BY
CENTRAL INTELLIGENCE AGENCY
SOURCE METHODS EXEMPTION 3B2B
NAZI WAR CRIMES DISCLOSURE A
DATE 2001 2006

AN	S13
AB	X
IN	
PG	
BX	
DEP	
FI	

REGISTRY COPY

6- ENCLOSURE

XARZ-28656

Commentaire Général à la partie du dossier "Caucase"
présenté aujourd'hui.-

Lorsqu'on se penche sur les problèmes politiques du Caucase et de son émigration, plusieurs éléments caractéristiques frappent l'observateur :

1. Les groupes politiques jouent toujours un rôle de second plan, et il est relativement aisé de s'y reconnaître.
2. Les personnalités ont toujours une importance capitale, marquent la politique générale et modifient celle des groupes.
3. Le rôle primordial que les tractations autour du pétrole jouent dans les affaires politiques caucasiennes.
4. La facilité avec laquelle les Caucasiens admettent la solution de leur pays à de grands trusts financiers ou à de grandes puissances étrangères.
5. Les intrigues intérieures de l'émigration caucasiennes ne sont pas essentiellement -comme dans la plupart des autres émigrations - des produits de conflits idéologiques, mais sont le reflet de manoeuvres de coulisses internationales, de rivalité de grandes puissances, et d'atroces rivalités personnelles (celles-ci vont parfois jusqu'à la vendetta).

C'est en tenant compte de ces traits généraux que nous avons abordé l'étude du dossier caucasien qui nous a été communiqué (dans le cas présent celui du dossier géorgien), en nous attachant en premier lieu à quelques personnalités et en vous signalant quelques faits saillants. C'est à notre point de vue la façon la plus judicieuse de procéder.

Nous attirons tout particulièrement votre attention sur le revirement actuel vers les Soviets de l'émigration de la Géorgie.

Les causes de ce revirement sont nombreuses. En voici quelques unes :

1. La peur des conséquences de la collaboration effrénée des Géorgiens avec les Allemands (il est à ce point de vue là tout à fait caractéristique que la seule grande personnalité géorgienne du gouvernement menchévik en exil M. le Ministre Akaki Tchenkéli, qui ne se soit pas rallié aux Soviets, ait précisément été le seul qui n'ait pas collaboré).

2. L'admiration que suscite dans tous les milieux géorgiens la personnalité de Staline et la fierté qu'ils éprouvent que c'est un de leur compatriote. (Dans le même ordre d'idée ce sont les Géorgiens qui ont toujours mis en vedette la personnalité d'un autre de leur compatriote le Maréchal Béria, chef de l'NKWD).

3. La jalousie nationale envers les autres peuples (les Ukrainiens par exemple dont la République soviétique a été considérablement agrandie au cours de cette guerre aux détriments de la Pologne), et l'espoir que Staline en récupérant Kars et Ardahan agrandira lui aussi la Géorgie aux dépens de la Turquie.

4. La croyance en l'impossibilité pour la Géorgie de vivre sans le protectorat d'une grande puissance, la crainte peut être aussi d'être enfermé en cas d'indépendance dans les cadres d'un Etat trop petit par rapport à l'immensité de son champs d'action économique.

A ces causes générales s'ajoutent dans chaque cas particulier des raisons personnelles très variées et qu'il serait vain d'énumérer.

ENCLOSURE - 1

BEST AVAILABLE COPY

Nous ne connaissons pas toutes les clauses de l'accord qui a suivi le rapprochement de l'émigration géorgienne avec les Soviets, mais nous signalons les trois principales :

1. Amnistie générale pour tous les émigrés.
2. Octroi de la nationalité soviétique aux émigrés géorgiens et leur protection diplomatique et consulaire par les Soviets.
3. Non obligation de retourner en Géorgie ou en général en URSS.

Comment interpréter ce geste si "généreux" des Soviets ? Nous voyons plusieurs explications (sans avoir la prétention de les voir toutes) :

1. Geste de propagande (comme ce fut le cas dans l'affaire de réconciliation de l'émigration russe) pour montrer le démocratisme voire même le libéralisme soviétique (un beau slogan pour les bourgeois : "nous introduisons l'opposition").
2. Peut être dans ce cas particulier mansuétude de Staline et de Béria à l'égard de leurs compatriotes.
3. Certitude de pouvoir utiliser à leur profit les énormes connexions géorgiennes dans les trusts internationaux et dans les milieux politiques contaminés par les affaires en vue de d'exercer un vaste espionnage économique et politique.

Les conséquences de ce rapprochement sont importantes et très dangereuses :

1. Les Géorgiens resteront pour beaucoup de monde les victimes typiques du bolchévisme et auront ainsi malgré leur revirement accès à de nombreux milieux bourgeois. Ils seront donc des provocateurs rêvés et ce d'autant plus que (tous n'ayant pas le passeport soviétique - il y a quelques exceptions comme A. Tchenkéli) même les bons informés ne sauront pas si ils ont affaire à de bons ou de mauvais géorgiens.
2. Les Géorgiens connaissant peut être le mieux au monde toutes les intrigues pétrolières (pour avoir participé en tant que propriétaires, intermédiaires, courtiers etc à d'innombrables tractations), introduits dans la plupart des grands trusts pourront renseigner les Soviets sur les dessous les plus secrets.
3. Les Géorgiens, ayant d'énormes sympathies dans les milieux des peuples opprimés, essayeront d'en tirer partie pour renseigner les Soviets sur les affaires des émigrés et peut être sur les relations de ceux-ci avec leurs résistances nationales.
4. Pour les Soviets, c'est un recrutement hors pair d'agents indispensables pour la poursuite d'une grande politique pétrolière (notamment dans le Proche et le Moyen Orient) et aussi pour poser les jalons éventuels pour une expansion en direction de la Turquie - ~~où~~ où les Géorgiens ont toujours été bien introduits.

A notre avis les Autorités américaines doivent attacher une très grande importance à cette question, qui dépasse de beaucoup le cadre des petits peuples caucasiens. Nous signalons qu'il leur sera très difficile d'instruire le dossier du Caucase par leurs propres moyens en raison de la méfiance innée de tous les Caucasiens - surtout dans les circonstances actuelles. Par contre, comme les Géorgiens recevront certainement la mission d'entrer en contact avec les Ukrainiens (pour se renseigner et pour accentuer leur chaos intérieur), il nous sera plus facile de nous occuper d'eux.

BEST AVAILABLE COPY

Nous pensons que l'Administration américaine est aussi intéressée à cette question que les milieux financiers de Wall-Street, contre lesquels seront précisément utilisés un certain nombre de ces Géorgiens "réconciliés" avec les Soviets. Nous suggérons qu'il pourrait y avoir une collaboration dans ce domaine entre l'Administration Américaine, des milieux de Wall Street (par votre intermédiaire exclusivement) et nous. Cela nécessiterait une petite organisation autonome, la possibilité de nous faire parvenir tous les documents se rapportant à cette question, la possibilité de nous favoriser des déplacements (parfois pour des collaborateurs que nous aurions en vue dans ce but en France et en Angleterre), l'octroi de crédits indépendants.

Ce premier dossier que nous communiquons aujourd'hui n'est qu'un début - la complexité des problèmes soulevés est telle qu'il nous faut beaucoup de travail et de temps pour mettre au point le dossier suivant.

Le 13 mars 1947.

BEST AVAILABLE COPY

Haïdar Bammate

BEST AVAILABLE COPY

Haïdar Bammate est un Montagnard du Caucase (Circassien) de religion mahométane, âgé d'environ 55-60 ans.

C'est un personnage très intelligent, presque diabolique, très cultivé, très racé - autoritaire, violent, faux et rusé.

Sa carrière est très intéressante.

Avant la révolution russe, il appartenait aux cadres de l'administration impériale du Caucase - secrétaire ou chef de la chancellerie ou Vice-Roi (gouverneur-général) du Caucase. Au moment où après 1917, le Caucase s'achemine vers son autonomie et vers l'indépendance respective des nations qui le compose (Azerbeïdjan, Arménie, Géorgie, Caucase du Nord), Bammate comprend qu'en raison de ses attaches avec l'ancien régime tsariste, il ne pourra trouver de place au sein de la révolution transcaucasienne. Il va alors en Turquie (qui exige alors de substantielles annexions aux dépens du Caucase et surtout de la Géorgie), et se prononce pour le rattachement du Caucase à l'Empire Ottoman. Il travaille notamment contre la délégation caucasienne qui négocie la paix avec la Turquie. Il acquiert une place très en vue en Turquie, mais la défaite de celle-ci et celle des puissances centrales l'obligent à partir et il va à Berlin.

Il épouse la Princesse Zenaïde Tchernojewa appartenant à une des plus grandes familles pétrolières du Caucase, famille très proche du célèbre et mystérieux Gulbekian.

A Berlin, où se cachent alors les conspirateurs les plus fameux du monde arabe, il ne se mêle pas à eux (sauf peut être à Schékib Arslan, l'agitateur syrien, actuellement à Genève et avec lequel il entretient toujours des relations), mais il pratique une longue et sage politique d'attente.

Vers les années 1927-28, Bammate apparaît à Paris et se mêle au mouvement caucasien. Tout d'abord, grâce à ses contacts établis avec les Polonais, il entre comme représentant du Caucase du Nord dans le groupe Prométhée. Comme on sait les Caucasiens membres du groupe Prométhée étaient pour la plupart socialistes, que ce soit le gouvernement menchévik géorgien en exil de Noé Jordania, ou le parti "Mussavat" d'Azerbeïdjan (Ali Nardan bey Topchibaschi, président du Conseil National, Nassul zad, leader du Mussavat, Mir Yakoub bey, Ali bey Atanalibekoff), ou le groupe arménien de MM. Chatsian et van Djamalian (père).

Bammate, jugeant d'une part que le menchévisme était une plate-forme périmée, d'autre part que les Géorgiens "envahissaient" beaucoup trop Prométhée, se sépara bientôt des Caucasiens de ce groupe, tout en conservant des contacts amicaux avec les Ukrainiens (Prokopovitch, Choulguine, Neal-Stocki etc) et les Turkestanais (Mustapha bey Tchokai-Oghly) prométhéens.

A la fin de 1929, il fonde à Paris - probablement grâce à des fonds de la famille de sa femme Tchernojew- une revue, en langue russe, "le Caucase Indépendant", où il commence à défendre les idées d'un nationalisme pan-caucasien, axé sur un pan-turquisme théorique. Au début il a très peu de collaborateurs et de lecteurs, mais polémiste ardent, journaliste d'un talent exceptionnel, il ne tarde pas par ses écrits - qui surclassent le pauvre arsenal d'articles menchéviks caucasiens de Prométhée - à se créer un vrai public avide de le lire. Il a pour but d'attirer à lui les oppositions nationales du Caucase (nationalistes géorgiens : Général Evinitadzé et Constantin Kézia ; nationalistes musulmans ou turcs du Caucase : Ali Khan Kantémir et Tamba Elikhoti), de contenir les plans des grands pétroliers caucasiens (en pratique par ses attaches Tchernojew-Gulbekian, il s'agit de donner la préférence à la firme allemande Nobel et

ENCLOSURE

par conséquent (ord Poterding, qui procéda au rachat des actions Nobel), de former un groupe cohérent, et de nouer en tant que représentant de ce groupe des relations avec une ou plusieurs Puissances "qui ont l'avenir devant elles".

Son activité va devenir double, journalistique d'une part, sa revue continuant à paraître, organisatrice d'autre part, il voyagera, ira à Berlin, à Rome, en Turquie, mettra en branle tout le monde énorme de relations qu'il possède. Mais son centre reste fixé à Paris.

Vers les années 1931-1932 le nombre de ses adeptes augmente considérablement (il peut déjà leur donner des traitements princiers à l'échelle de l'émigration). Si l'opposition nationaliste géorgienne n'adhère pas à lui in corpore (se réservant en tant que groupe une liberté d'action), c'est pourtant auprès de lui et sous sa direction qu'elle se manifeste de la façon la plus cohérente. L'opposition géorgienne donne à Basmate des représentants Data Vatchnadzé, général Kvinitadzé, Michel Kédia (qui n'écrit pas mais représente son oncle Constantin), Avalichvili, Sagirachvili etc. Les nationalistes musulmans et turcs (il faut se souvenir que l'émigration caucasienne de musulmans ou appartenant à la race turque ou tiourk était très peu nombreuse, de sorte qu'Azerbeïdjanais et Montagnards du Caucase - c'est à dire Ossètes, Akhasiens Circassiens etc - devaient se grouper pour équilibrer les chrétiens émigrés du Caucase - c'est à dire les Géorgiens et les Arméniens -) adhèrent individuellement.

A la fin de 1933, Basmate obtient le soutien du III^{ème} Reich, il noue de précieux contacts avec les Japonais, il entretient des relations cordiales avec les fascistes italiens, et reste toujours en très bons termes avec les turcs et les polonais. Dès le début de 1934 son groupe prend le nom de "Caucase", il fait paraître trois revues mensuelles (en russe, en français, en allemand), un cahier trimestriel en anglais, des éditions non périodiques en turc et en diverses langues caucasiennes.

Le groupe "Caucase" devient puissant, jouissant de grands appuis et ayant des ramifications considérables dans tout le Proche et le Moyen Orient. Il paraît souvent dans les coulisses de la SDN.

Vers 1937, Basmate juge prudent (après l'arrivée du front populaire au pouvoir) de quitter Paris, il installe ses rédactions à Berlin, mais se prépare un pied à terre à Lausanne. (Il est intéressant de noter que lorsque la guerre éclatera, malgré les attaches germanophiles évidentes de Basmate, aucun de ses amis en France ne sera inquiété, mais jouira au contraire de protections puissantes).

C'est Basmate qui introduisit les Japonais (consul général Inagaki à Genève et H. Sigimura) dans le milieu de l'émigration non-russe anti-soviétique. C'est là un chapitre à part et très intéressant de son activité. Dans ses revues, il consacre une très grande place à la défense de l'idée pan-touranienne, chère aux représentants nippons et ce qui donne aussi à ses publications une petite teinte raciste.

En août 1939, à la suite de la conclusion du pacte germano-soviétique, les Allemands demandèrent à Basmate de cesser la parution de ses revues et de quitter l'Allemagne. Il s'établit alors définitivement en Suisse, à Lausanne.

Basmate fonda dans ses revues les Ukrainiens et les Turkestanais sans distinction de partis politiques, tandis qu'il critiquait et attaqua avec une extrême violence tous les menchéviks caucasiens - surtout Jorjanid et Guiguitchkari.

A peu près au même moment (été 1939), Michel Kédia, également de retour de Berlin et retournant à Paris, vint le voir au nom du groupe nationaliste géorgien et entra en assez violent conflit avec Bammate, officiellement pour le motif que la cause géorgienne était étouffée dans le cadre général du Caucase et sacrifiée au détriment des turcs et des musulmans. La vraie raison cependant du conflit résidait dans le fait qu'un groupe de nazis géorgiens (faibles numériquement mais puissamment soutenus) risquait de faire de la surenchère démagogique contre les nationalistes géorgiens, et que Bammate n'était pas enthousiaste de permettre à ceux-ci de répondre.

Bien qu'il reste en Suisse, Bammate conserve en Allemagne des appuis très puissants, notamment celui de son ami personnel le Comte de Schullenburg, Ambassadeur du Reich à Moscou et qu'il avait connu à l'époque où le diplomate avait été consul d'Allemagne à Tiflis alors qu'il était lui-même secrétaire du vice-roi. Cependant ses relations générales avec les Allemands seront froides jusqu'à la fin de 1940.

Au printemps 1941, alors qu'il devint évident que les Allemands allaient s'engager dans la guerre de l'Est, Bammate est officiellement invité à Berlin. Il assiste aux préparatifs de la guerre, est souvent consulté, a de nombreuses conversations avec les principaux dirigeants du Reich et avec les hommes déjà désignés pour l'administration des futurs territoires occupés. Il observe tout de son oeil lucide et intelligent. Il semble que les Allemands lui aient fait des propositions très flatteuses. Il quitte Berlin en juin 1941 et retourne en Suisse. Il est certain que Michel Kédia était épaté de sa présence à Berlin et a dû lui tenir pas mal d'embûches, car Bammate était un concurrent redoutable, et un homme de grand format capable de jouer le rôle de Führer des ~~trav~~ Caucasiens. Mais il est peu probable que les intrigues des autres Caucasiens aient influé sur la décision de Bammate de retourner en Suisse.

Devenu en Suisse, il porte le premier, au moment même où la Wehrmacht s'embranle victorieusement vers l'Est, le diagnostic de l'inévitable défaite allemande (il paraît que l'opinion de Bammate a pesé alors d'un poids très lourd sur la décision japonaise de ne pas intervenir au côté de l'Allemagne contre l'URSS). Il dépeint la désorganisation de la structure intérieure allemande, de l'opposition déjà irrévocable entre l'Armée et le parti nazi, le programme ridicule destiné à l'Est (à ce sujet il prévoit l'hostilité des populations conquises, la formation des partisans et les difficultés pour acheminer l'approvisionnement des premières lignes), il note tous les symptômes de la défaite future. Le récit circonstancié qu'il a fait à cette époque à quelques très rares personnes (ce sont les Polonais qui nous ont donné ce renseignement) est absolument saisissant. Nous ignorons si les représentants américains et anglais en Suisse ont eu alors connaissance du rapport de Bammate (soit directement, soit par l'intermédiaire des Polonais), en tous les cas ce texte fut utile pour eux d'une utilité de tout premier ordre.

La vie politique publique sur le forum caucasien de Bammate semble prendre fin à ce moment. Il s'occupe surtout à renforcer sa situation personnelle. Il écrit un livre sur l'Islam (publié en 1945 chez Payot) et dont les bonnes pages parurent dans le mensuel germanophile suisse "Le Bois Suisse". Il devient diplomate conseiller depuis longtemps du passaport afghan, il revient en 1943, chargé d'affaires de l'Afghanistan à Rome. Il entretient des

BEST AVAILABLE COPY

-4-

contacts désintéressés avec les Polonais (en 1943, grâce au courrier diplomatique afghan il fait effectuer pour leur Résistance et leur Service de Renseignements des paiements en France), les Baltes et les Ukrainiens. Il s'abstient de porter des jugements sur la politique caucasienne (en 1945 lorsque Kédia et ses amis viennent en Suisse, il n'a que des relations de caractère purement amical qu'avec son compatriote et ancien collaborateur Ali Khan Kantemir et Ali bey Atamalibekoff). Il participe à de grandes affaires financières.

En mai 1946, sa femme est partie pour New-York, où sont établis ses frères Tcho-mojew.

Basmate était membre de l'Académie diplomatique Internationale (A.F.Frangulis), et avait collaboré au dictionnaire de l'Académie.

Khariton Chavichvili

Khariton Chavichvili, âgé de 65 ans environ, est un vieux militant du parti social-démocrate russe, puis du parti social-démocrate (menchévik) géorgien, représentant permanent de la Géorgie (gouvernement menchévik en exil de Noe Jordania) auprès de la SDN, représentant permanent du parti menchévik géorgien auprès de la II^{ème} Internationale.

Dans sa jeunesse, il conspira avec les grands socialistes géorgiens (Staline, Béria, Irakli Tz Oteli, Jordania, Tchidzé, Guigustchkori etc) contre l'empire des tzars. Il fit de la Sibirie, de la prison et finalement aboutit à Genève au début de la période d'indépendance de la Géorgie vers 1919.

Intelligent mais mentalement anormal (il a une élocution d'une lenteur impossible), intellectuels presque uniquement nourri de lectures marxistes ou recommandées par les marxistes, il est physiquement très peu présentable et donne de prime abord l'impression d'un original (d'un fou pour les personnes à mal intentionnées à son égard).

Menchévik fanatique et patriote géorgien, il a su se créer une situation excellente dans les familles protestantes et patriciennes de Genève. Dans certains milieux traditionnels libéraux et bourgeois de Genève (M. Jean Martin, ancien directeur du Journal de Genève, auquel Chavichvili avait organisé en 1920 un voyage en Géorgie, le député Albert Balche, le grand avocat de la Géorgie, la famille Claparède etc), les paroles de Chavichvili sont considérées comme paroles d'évangile.

Entre les deux guerres, Chavichvili fut un militant géorgien très actif tant à la SDN - où à la tribune de l'Union des Associations pour la SDN (voir les protocoles de cette organisation) il posait sans répit la question géorgienne - que sur le terrain intérieur genevois.

À la SDN sa rigidité naturelle lui permit de passer à travers les écueils, que constituaient (pour les délégués des peuples opprimés) les grandes intrigues antisoviétiques ou fascistes (ligue Aubert, ligue anti-komintern, affaire sino-japonaise, affaire éthiopienne, Espagne etc). Il maintint toujours un contact correct avec la délégation polonaise permanente auprès de la SDN (mission Komarnicki), sans entrer avec elle en relations trop intimes laissant ce soin à son gouvernement en exil (Jordania, Guigustchkori, Tchankéli). Il était entretenu modestement mais suffisamment par son gouvernement en exil sur les fonds dits prométhéens du II^{ème} Bureau polonais (c'est le major Fabrowski d'abord, puis M. Wladyslaw Pelc, attaché d'ambassade de Pologne et représentant du II^{ème} Bureau, spécialement attaché auprès du front prométhéen à Paris qui se chargeait de la distribution des fonds).

Sur le terrain intérieur suisse, il utilisait volontiers la tribune des journaux genevois (surtout le Journal de Genève) pour défendre son pays et attaquer les Soviets et leurs amis à l'étranger. C'est ce qui explique en partie la grande popularité de Chavichvili dans les milieux libéraux et conservateurs de Genève. Il eut un nombre considérable de procès en diffamation avec les leaders communistes ou communistes suisses et les agents présumés ou réels des Soviets. Nous n'avons présents à l'esprit que deux affaires retentissantes à l'époque : fin 1929, l'affaire Chavichvili-Eltschian (ce dernier après avoir été accusé par Chavichvili dans les colonnes de "Prométhée" de diriger la propagande soviétique en Suisse engagea un procès en diffamation,

BEST AVAILABLE COPY

ENCLOSURE

- 3

F

7

qui se termina par le triomphe de Chavichvili et donna prétexte à l'ensemble de la presse genevoise et suisse d'attaquer les communistes locaux, alors conduits par un russe du nom de Diktor); en 1935 ou 36, procès Chavichvili-Lion Nicole (également ~~www~~ acquittement de Ch. au décès du chef communiste suisse).

La guerre vient. Le gouvernement géorgien menchévik en exil publie deux déclarations, par lesquelles il se range dans la guerre aux côtés de la Pologne, de la France et de la Grande-Bretagne. La situation des Géorgiens menchéviks est difficile, le gouvernement polonais du Général Sikorski (Angers) ne pouvant assumer dans les mêmes proportions qu'en Pologne le soutien des Géorgiens. Dans ces conditions, Chavichvili, privé de ressources, noue alors des contacts personnels en Suisse avec le 2^e Buc de l'armée polonaise par l'intermédiaire de Melle Wassilewska, secrétaire de la Délégation permanente polonaise à Genève.

La difficile franchise admet la perte définitive de contact entre Chavichvili et son gouvernement en exil. Le fils de Chavichvili engagé volontaire dans l'Armée Française est fait prisonnier des Allemands sur la ligne Maginot (il sera plus tard libéré par Kédia du Stalag).

Chavichvili se rapproche alors du journaliste ukrainien Michel Jeremijew, qui à Genève travaille également avec les Polonais, mais avec tous leurs services et sur un pied d'intimité beaucoup plus grand. Chavichvili profite de certaines vieilles relations françaises en Savoie pour recevoir une carte frontalière, et au cours des années 1941 et 1942 il fait de fréquents voyages dans la région savoyarde située entre la frontière genevoise, Annemasse et Thônon. Pour Melle Wassilewska et M. Jeremijew il exécute des missions auprès de Polonais, qui se sont notamment installés à Douvaine; il transmet un courrier important et des sommes d'argent considérables pour les Polonais, et exécute beaucoup de missions privées de même ordre.

Un jour (la date exacte nous échappe) en 1942, il est arrêté en territoire français par l'administration des Douanes vichyssoises; courrier et argent sont confisqués (d'après toutes les personnes mêlées à cette affaire et d'après Ch. lui-même il ressort que le courrier était ce jour-là d'une importance exceptionnelle). Ch. est mis dans la prison de St Julien. Ses amis suisses ~~www~~ s'occupent de lui. M. Jean Martin fait une collecte réussie en sa faveur pour déposer une caution auprès de la Justice française, qui du reste le relâche assez rapidement en lui enlevant toutefois la carte frontalière. Les premiers jours de cette affaire, M. Jeremijew appuie la campagne des amis suisses de Ch., puis soudain il change d'attitude, il proclame à tout venant que Ch. est un provocateur allemand, qu'il s'est laissé arrêter après, et que par conséquent il se désintéresse du sort de Ch..

Entré à Genève, Ch. reprend alors l'attitude de Jeremijew. Il commence par demander le soutien de Melle Wassilewska, qui refuse de le recevoir. Chavichvili furieux se dresse alors contre Jeremijew; il sort tout le "dossier" de Jeremijew, l'accuse de trahir les Ukrainiens, d'être un agent double ou triple ou quadruple à la solde des Polonais, des Soviets, des Japonais et des Italiens, d'avoir mené l'arrestation de Ch. (puisque'il était seul au courant des détails de son voyage en France), l'accuse aussi d'avoir détourné des sommes collectées en sa faveur lors de cette arrestation etc etc. Chavichvili dans ces conditions va chez le Procureur de la République de Genève et dépose sur ces bases une plainte contre Jeremijew. Les amis suisses de Chavichvili (M. Jean Martin, Albert Malche etc) reconnaissent le bien-fondé de la position de Ch., prennent sa défense, mais lui conseillent de retirer immédiatement la plainte, qui faute de preuves concrètes se retournera contre lui.

BEST AVAILABLE COPY

La plainte fut retirée, mais le conflit Jermoljew-Chavichvili ne fit que se développer, dépassa les milieux émigrés, s'envenima et dressa l'un contre l'autre deux clans de la bourgeoisie genevoise.

Beaucoup plus tard, nous avons appris par une indiscretion polonaise que M. Choinatski, du 2ème Bureau polonais, avait donné l'ordre de laisser tomber Ch. - la maladresse de celui-ci ne permettant pas aux Polonais, dans la situation où ils se trouvaient alors, de le soutenir. Mais on ne faisait nullement grief à Chavichvili de provocation.

Depuis ce temps Chavichvili mena une vie misérable à Genève, sans argent et sans contact avec les siens; de temps en temps aidé par ses amis suisses. Son caractère vindicatif le ramenait sans cesse à son histoire avec Jermoljew. La campagne de dénigrement contre ce dernier faisait l'essentiel de son activité. Il attaquait tous les amis de Jermoljew : Mele Waszilewska, Kaidar Samuade, J.P. Gabrys (le leader lituanien) les accusant tous d'être des provocateurs, des agents, etc.

A la libération de Paris, Chavichvili rehou contact avec les siens (Jordania, Guiguitchkori), mais ceux-ci ne peuvent l'aider ni moralement, ni matériellement; ils sont terrorisés par la vague d'épuration qui traverse la France et qui risque de les atteindre, comme ayant collaboré avec les Allemands par le canal de Kédia.

Au printemps 1945, Michel Kédia vient en Suisse. Il se sert de Chavichvili comme d'un factotum, paye toutes ses dettes (près de dix mille francs) et lui donne le moyen de vivre sur un pied assez large. Ces bienfaits n'empêchent toutefois pas Ch. de colporter partout des bruits désobligeants sur Kédia, affirmant la collaboration trop intime de celui-ci avec les Allemands, insinuant d'éventuels contacts de K. avec les Soviets. Ainsi Ch. réussit à fermer à Kédia les portes de la société genevoise traditionnelle.

En mars 1946, la vieille affaire de l'arrestation de Chavichvili sous l'occupation revient devant la Cour de St Julien en Genevois. Ch., poursuivi par l'administration des Douanes, est condamné par défaut à un mois de prison et à une très forte amende. La presse genevoise note le fait avec compassion, tandis que la Voix Ouvrière exulte de voir son ennemi condamné. Or deux jours après coup de théâtre, la Voix Ouvrière, sans modifier son opinion sur le sieur Chavichvili, prend une position de principe : le journal communiste apprend la source sûre que la bonne foi de Ch. ne saurait être mise en doute, car il avait aidé la résistance polonaise et russe (sic). Dans ces conditions, un tribunal de la France libérée peut-il condamner un homme qui trompait l'occupant ? Dès lors la révision du procès est assurée, et viendra en effet en novembre 1946. Chavichvili est cette fois acquitté. Il est à noter que dans sa défense il n'a pas fait état de ses griefs contre Jermoljew. La presse bourgeoise de Genève témoigne une fois de plus sa sympathie à Chavichvili et la Voix Ouvrière aussi exprime sa satisfaction.

Au même moment (novembre 1946) paraît à Paris, le livre de Ch. sur ses souvenirs de jeunesse consacrés à sa lutte révolutionnaire contre la Russie des Tsars et à ses contacts personnels avec Staline (alors Koba ou Joseph Djougachvili ou Goso). Nous ignorons le contenu de ce livre et dans quel esprit il a été écrit, car il est impossible de se le procurer chez un libraire. Cependant Jean Martin, un de nos amis suisses conservateurs, en a fait à la fin novembre 46 une critique enthousiaste dans le Journal de Genève.

BEST AVAILABLE COPY

Cet automne Chavichvili avait accentué ses accusations contre Michel Kéchia, il le dénonçait comme un agent des Soviets. Mais en même temps, il trouve justes les revendications soviétiques (faites par la République Soviétique Socialiste de Géorgie) contre la Turquie, et proclame lui aussi la nécessité du retour des districts de Kars et d' Ardahan à la mère Patrie.

C'est toujours à la même époque que le gouvernement menchévik géorgien en exil tourne casaque (la déclaration Jordania-Guiguétkhori a paru en géorgien en novembre de sorte que presque aucun étranger n'a pu en prendre connaissance) et se rallie à M. Bogomolov. Chavichvili - qui ne souffle mot de cette histoire - affirme toujours hautement qu'il représente à Genève la politique de M. Jordania et Guiguétkhori.

BEST AVAILABLE COPY

Eugène Petrovitch GUGUËTCHKORI

Eugène Petrovitch Guéguetchkori est issu d'une famille d'intellectuels bourgeois de Tiflis. Il est âgé d'un peu moins de 70 ans. Avocat de son métier, il est extraordinairement doué pour les affaires.

D'une intelligence subtile, souple, raffiné, dilletante, causeur incomparable, spirituel et charmeur, son Juan; pouvant être faux et cruel, tel est Eugène Guéguetchkori, le plus brillant des hommes politiques géorgiens.

Marxiste du début du siècle, athé, il est en apparence rigide avec les principes, mais il s'est surtout servi du socialisme pour faire sa carrière.

Dès la Révolution Russe de 1905, il fut député de Tiflis à la Douma impériale - où Irakli Tzireteli et lui furent les seuls les quatre députés géorgiens qui se firent remarquer (Tcheizé et Tchekéli furent toujours dans l'ombre). Il sut rendre à Petersbourg de nombreux services aux banquiers et pétroliers du Caucase.

À la séparation en menchéviks et bolchéviks du parti social-démocrate, il a suivi la branche modérée, qui convenait mieux à sa nature.

Au moment de la révolution de 1917, Guéguetchkori devait jouer en Géorgie et dans tout le Caucase un rôle de tout premier plan.

Sur l'initiative des conseils révolutionnaires transcaucasiens, Guéguetchkori est appelé le 11 novembre 1917 à la présidence du Commissariat de Transcaucasie, siégeant à Tiflis. Le Commissariat, qui conservait le contact avec Petrograd, levient cependant en fait le gouvernement légal de tout le Caucase.

Le Commissariat doit faire face aux négociations avec la Turquie, consécutives aux pourparlers de Brest-Litovsk, où la Russie communiste céda à la Turquie Kars, Ardahan et Batoum. Pour les Caucasiens, il importait surtout de sauver Batoum le grand port d'exportation du pétrole de Bakou. Guéguetchkori désigne M. Akaki Tchekéli pour les négociations directes avec la Turquie, qui commencent à Trébizonde le 12 mars 1918 sous d'assez mauvais auspices, les Turcs étant très exigeants.

Le 22 avril 1918, la Diète Caucasienne proclame l'indépendance de la Transcaucasie. Le Commissariat devient de jure gouvernement. G. se retire et cède le poste de premier ministre à M. Tchekéli.

Guéguetchkori reste un certain temps à l'écart du pouvoir, il ne veut pas se compromettre ni dans un sens ni dans l'autre avec la Turquie. Cependant membre du Conseil National de la Géorgie, il jouera un rôle assez équivoque au moment (26 mai 1918) de la proclamation de l'indépendance de la République Démocratique de Géorgie (après l'échec de la République Transcaucasienne, dû à l'intransigence des Turcs, à l'occupation par les soldats bolchévistes de l'armée Russe de Bakou et des tiraillements survenus à ce sujet entre Musulmans Caucasiens et Arméniens). L'indépendance de la Géorgie fut imposée au Conseil National Géorgien, présidé par Noé Jordania et à majorité menchévique, par le groupe des officiers géorgiens rentrés d'Allemagne et par les éléments de droite, qui souhaitaient une intervention allemande pour protéger Batoum contre la menace turque. Craignant que cet acte ne fut jugé comme contre-révolutionnaire, Jordania, sur le conseil de Guéguetchkori, envoya

BEST AVAILABLE COPY

ENCLOSURE

4

7

un télégramme à Moscou demandant l'avis et l'approbation de Lénine (l'histoire de cette dépêche devait plus tard en émigration alimenter la polémique entre Menchéviks et nationalistes). L'indépendance fut cependant proclamée et aucune réponse ne parvint au télégramme.

Pendant la "protection" allemande de la Géorgie, Guiguitchkori ne participa pas au pouvoir, mais entretenit d'excellents contacts avec les représentants de la firme pétrolière allemande Nobel.

Après la départ des Allemands et pendant l'occupation anglaise, Guiguitchkori devint ministre des Affaires Etrangères. Il joue alors double jeu : 1. avec les Anglais (parmi lesquels il se crée d'utiles relations de politique et d'affaires), qui patronnent alors les entreprises réactionnaires russes des généraux Denikine et Wrangel en partie pour protéger leurs intérêts pétroliers. 2. avec les Soviets, dont il obtient la reconnaissance officielle de l'indépendance géorgienne.

Après l'ultimatum soviétique de mars 1921 à la Géorgie, Jordania et Guiguitchkori sont partisans d'abandonner la Géorgie sans combat (ils contesteront plus tard cette attitude); ils abandonnent l'armée, qui s'enfuit héroïquement Tiflis puis Batoum, sous le commandement du Général Kvinitadzé, et partent avec tout le gouvernement menchévik de Batoum pour Constantinople.

Guiguitchkori reste un temps assez court en Turquie (suffisant toutefois pour s'y faire des relations) et gagne Paris. Il sera en exil; le ministre des Affaires Etrangères permanent de la Géorgie. A ce titre il participe aux conférences internationales, aux congrès de la II^{ème} Internationale, jouissant de l'appui des socialistes français (Renaudel) et anglais (MacDonald).

La Géorgie étant reconnue officiellement par la France (jusqu'en 1924-25, ministre Akaki Tchoukéli), le passeport diplomatique géorgien étant honoré par tous les pays de l'Entente, le Ministre des Affaires Etrangères en exil pourra circuler librement. Son titre, son extraordinaire habileté, son charme, ses relations de parti avec tous les leaders socialistes européens ouvriront beaucoup de portes à Eugène Guiguitchkori.

G. tient tout d'abord à s'assurer, grâce au monde des Affaires, qu'il connaît depuis toujours et dans lequel il rentre par la porte politique, une aisance matérielle convenable. Mais son ambition ne le pousse pas tant vers l'argent, que vers la volonté d'être présent dans les coulisses de toutes les affaires politiques et financières importantes du monde occidental.

En France, il pénètre dans le monde socialiste (impossible d'énumérer ses relations, car par une porte que les leaders SFIO ne lui est fermée), il se ménage de solides appuis chez les radicaux-socialistes, qui ont été avantageusement participants au pouvoir (à la veille de la guerre de 1939, il est en excellents termes avec Gaston Riou, Jean Mistler, le tri-ili radical Marcel Piat), il en relations amicales et d'affaires avec Anatole de Monzie. Par ces gens il connaît les grands courtiers d'affaires, les banquiers. Il courtise les Israélites et les Américains solidement installés à la Bourse de Paris. Il a des amitiés à la Préfecture de police. Il passe à côté du scandale Stavisky, de l'affaire Navachine etc.

En Angleterre - par son compatriote le Prince Soumatov avec lequel il entretient des relations amicales privées et non politiques (car le prince n'est pas menchévik) - il se fait des relations à la Chambre des Communes (Marcus Saubé) et pénètre dans les coulisses de la Paoli.

Sur le plan intérieur géorgien, Guiguitchkori est

BEST AVAILABLE COPY

d'abord, en sa qualité de plus brillant représentant du gouvernement menchévik, l'objet de toutes les attaques du clan nationaliste (Général Kvinitadze et Constantin K'ia), du groupe "Caucase" (Bam-mate), et même de ses camarades de parti et de gouvernement (Akaki Tchenkéli, par exemple) qui lui reprochent une moralité douteuse en matière financière. Mais sa souplesse, ses flatteries, ses avances du côté de ses adversaires nationalistes, sa réputation d'être un socialiste tout à fait modéré, intéressé avant tout aux affaires financières, ses relations avec le monde pétrolifère (Soumbatov) modifient en sa faveur l'attitude hostile voire belliqueuse de l'opposition nationaliste et de Haïdar Bam-mate. Les attaques personnelles cessent contre lui à la veille de la guerre, et il est à ce moment là le "pont" entre marxistes et nationalistes géorgiens.

Sur le plan intérieur du Caucase, c'est lui qui par son attitude toujours très souple et conciliante arrive avec le plus de facilité à aplanir - dans le cadre du front prométhéen - les difficultés qui opposent toujours chrétiens et musulmans du Caucase, - c'est surtout à lui que revient le mérite d'avoir su attirer au groupe prométhéen les Arméniens du groupe Chatissian-Djanalian (les seuls Arméniens qui ne soient pas anti-turcs). Il est également celui qui travailla avec le plus d'acharnement à réaliser en exil la Confédération Caucasiennne (déclaration commune azerbeïdjannienne, géorgienne et Caucase du Nord à peu près vers 1928).

Dans le cadre du front prométhéen, il entretient des contacts très amicaux avec les plus hautes personnalités polonaises du régime de Pilsudski (il ne faut pas oublier que Pilsudski était un ancien social-démocrate). Il conclut avec les Polonais un accord secret qui assure le financement du gouvernement géorgien en exil (1926), dans le cadre du front prométhéen et de la section spécialement intéressée à cette question du 2^{ème} Bureau polonais.

Avec les Ukrainiens, il est en excellentes relations avec ceux qui appartiennent au mouvement prométhéen, c'est à dire avec le gouvernement en exil de la RDU (André Livitski, Viatcheslav Prokopowicz et Alexandre Choulguine).

Avec les Turkestanien, il est en contact avec Mustapha bey Tchokai-Oghly.

Lorsque le front prométhéen, sous l'impulsion des Polonais (notamment Wlodzimierz Baczkowski, le Major Charaszkewicz) et du prof. Roman Smal-Stocki (président du club prométhéen de Varsovie), s'étend vers 1933 dans une direction un peu fantaisiste, en admettant dans son sein sur le même plan que l'Ukraine, le Caucase et le Turkestan (unités nationales importantes et bien connues) des peuples aussi inconnus que les Yakoutes, les Komi, les Tatars de l'Idel Oural etc, Guéguétchkori appuie l'initiative ukrainienne d'Alexandre Choulguine pour faire un comité restreint des peuples plus importants. C'est ainsi que fut créé à Paris en 1934, le "Comité d'Amitié des Peuples du Caucase, du Turkestan et de l'Ukraine".

Le Comité devait synchroniser les actions jusque là isolées des Ukrainiens, des Caucasiens et des Turkestanien sur le forum international. Le Comité dura jusqu'à la veille de la guerre. C'est au nom de cette institution, qu'à Genève en septembre 1934, A. Choulguine, pour l'Ukraine, Guéguétchkori, pour le Caucase, et Tchokai Oghly, pour le Turkestan, combattirent la candidature des Soviets à la SDN, et inspirèrent notamment - avec l'aide du Journal de Genève - le retentissant discours contre les Soviets du Conseiller Fédéral Guisepp. Kotta.

BEST AVAILABLE COPY

Lorsque la guerre éclate en 1939, Guéguetchkori déborde d'activité à Paris, il multiplie ses démarches au Quai d'Orsay, qu'il assure de l'amitié géorgienne. Il compose le manifeste du gouvernement menchévik en exil que signera son président Noé Jordania (publié par la Revue de Prométhée Nr du 1er décembre 1939), déclarant que la Géorgie se trouve aux côtés de la France, de la Grande Bretagne et de la Pologne contre L'Allemagne pour la défense du droit et de la justice. Il envoie un représentant permanent auprès du gouvernement polonais à Angers (M. Joseph Salakaja). Il prend part aux négociations avec les Français en vue de créer une légion géorgienne auprès de l'Armée Française. Il encourage les Géorgiens à s'engager (ceux-ci du reste las d'attendre la constitution définitive du bataillon géorgien s'engagent les uns dans les rangs de l'armée française, les autres dans l'armée polonaise, formée en France.

Après le colapse français, sauf une ou deux perquisitions opérées chez lui et chez les autres membres du gouvernement géorgien menchévik par le Hauptsturmführer Engelhaupt (c'est le même qui procéda à l'arrestation des Ukrainiens en France)-, M. Guéguetchkori et ses amis ne seront pas inquiétés grâce à la protection de Michel Kédia, promu au jour au lendemain au rang de Führer des Caucasiens (il n'y a que le menchévik Sandro Ménagari qui passa 4 mois à la prison du Cherche-Midi en 1940, et qui libéré par Kédia fut envoyé par celui-ci, sur la demande de Guéguetchkori, en Turquie).

A partir de ce moment les menchéviks géorgiens mettent, en tant que groupe, leur activité en sourdine et font confiance à Kédia. Guéguetchkori sera le représentant du Président Jordania auprès de Michel Kédia.

A la fin de 1942, la nécessité de montrer aux Allemands qu'il a tous les géorgiens derrière lui, oblige Kédia à envisager le voyage de Guéguetchkori à Berlin. Les représailles allemandes contre les Juifs battant alors leur plein, Guéguetchkori pose à Kédia comme condition de son voyage la garantie de sécurité pour les Israélites géorgiens et caucasiens (parmi lesquels il y avait beaucoup d'amis et de clients de Guéguetchkori) - ce qui est du reste aussitôt accordé.

Au début de 1943 (au moment où la bataille de Stalingrad bat son plein), avant de quitter Paris, Guéguetchkori va voir les Ukrainiens de Paris (aussi bien A. Choulguine, qui se cachait alors des Allemands, que Bojkiw, représentant à Paris du colonel A. Melnyk, que Stassiw, chef de la Ukrainische Vertrauensstelle de Paris - sorte de service social), et leur expose à peu près en ces termes le but de son voyage et sa façon de juger les événements (tiré d'une note de l'époque) : "L'Allemagne nationale-socialiste est la seule puissance au monde capable de s'opposer victorieusement aux Soviets, car toutes les autres armées des puissances démocratiques - en raison de la liberté de propagande communiste - se soulèveront automatiquement plutôt que de se battre contre l'Etat ouvrier soviétique. Notre intérêt est par conséquent de soutenir l'Allemagne dans sa lutte actuelle à l'Est - mais pour que ce soutien devienne effectif, il faut que le Reich modifie sa politique dans les territoires occupés de l'Est. Je vais à Berlin demander la reconnaissance de l'indépendance de la Géorgie, mais cette reconnaissance n'aura absolument aucune valeur positive si avant l'Ukraine et les Pays Baltes ne sont pas reconnus comme Etats indépendants. Pour qu'on puisse croire à la parole allemande, il faut que le Reich accorde l'indépendance d'abord aux pays qu'il occupe et non à ceux qu'il n'a pas encore atteints et d'où la Wehrmacht vient de se

retirer. Ma demande de l'indépendance pour la Géorgie est donc subordonnée à l'octroi de l'indépendance à l'Ukraine."

Guéguétchkori eut de nombreuses réunions à Berlin, et Kédia lui arrangea un voyage en Finlande chez le Maréchal Mannerheim, dont il rapporta une lettre à Hitler, où le Maréchal soutenait la même thèse que celle que G. avait exposé aux Ukrainiens de Paris. Le voyage de Guéguétchkori en Finlande fut entouré de beaucoup de mystère (voir à ce sujet la note spécialement consacrée à ce voyage).

En rentrant à Paris au début de mars 1943, Guéguétchkori donna aux Ukrainiens le compte-rendu suivant de son voyage :

" A Berlin, je devais rencontrer Ribbentrop et Rosenberg, je ne les ai vus ni l'un ni l'autre, mais seulement des comparses. L'Allemagne perdra sûrement la guerre, il est impossible de compter sur elle. La situation actuelle à Berlin rappelle celle de la cour de Russie à l'époque de Raspoutine : un fou gouverne (ou plus exactement ne gouverne pas et personne ne le fait à sa place) le pays, il ne suit les conseils de personnes, mais seulement ceux de sa divine intuition. L'Allemagne n'a pas de gouvernement, il n'y a jamais de conseil de cabinet, les ministres sont de misérables fonctionnaires qui reçoivent des ordres du Führerhauptquartier, ordres qu'ils n'ont même pas le loisir de discuter ou de confronter avec des rapports d'experts. Le plus grand connaisseur des choses russes, mon vieil et excellent ami le comte de Schullenburg n'a absolument rien à dire et il ne peut que se désespérer. Un homme politique sérieux ne peut travailler avec les nazis, seul un agent peut le faire. Dans ces conditions, je vais essayer de me sortir entièrement de cet engrenage."

Par ailleurs Guéguétchkori fait le plus vif éloge de la Finlande et des Finlandais. Il relate combien on est pessimiste dans l'entourage de Mannerheim, où l'on comprend que la guerre est perdue parce que les Allemands se sont conduits comme des sauvages sur les territoires occupés par eux.

A partir de ce moment, les Menchéviks géorgiens se déchargent de toute responsabilité, et ils donnent à Michel Kédia un blanc-seing pour agir en Allemagne. (Il est possible que ce blanc-seing - que Kédia menace de dévoiler - ait été extorqué sous menaces par Kédia).

Guéguétchkori a profité de l'occupation allemande en France pour participer à toutes sortes d'affaires commerciales et financières avec l'occupant. Il avait des relations suivies avec le Bureau d'études minières de Stœcklin, -8, rue Lord Byron à Paris-, avait des intérêts dans un grand nombre de bureaux dits d'achats, il obtint des facilités spéciales pour un grand restaurant arménien auquel il s'intéressait (situé dans le bas de L'avenue Georges V) etc etc.

Après la libération de la France, les Soviets exercent une très violente pression sur la colonie géorgienne en France (menchéviks aussi bien que nationalistes), que les Français se refusent de protéger en raison de son attitude collaborationniste, et contre les membres de laquelle ils ouvrent même des informations judiciaires. Les bruits les plus effrayants circulent parmi les Géorgiens. On parle d'arrestations en plein Paris de Géorgiens par des policiers soviétiques en uniformes. Cependant d'un autre côté on colporte la nouvelle de propositions de réconciliation avec les Soviets, que formule un attaché ou un conseiller géorgien de l'Ambassade des Soviets, envoyé (sur les aires de Kédia) par Béria lui-même.

Tous ces bruits sont éviés en tout à fait incontrôlables, et il est difficile de se reconnaître dans toutes ces contradictions géorgiennes. Ce qui est certain c'est que la panique s'est emparée d'à peu près tous les milieux géorgiens.

Guéguétchkori dans cette situation réagit le premier. Il fait valoir son attitude en faveur des Israélites caucasiens. Le Grand Rabbin de Paris -M. Weill- intervient pour Guéguétchkori qui sort blanchi de l'accusation de collaboration. Mais malgré tout Guéguétchkori n'est pas tranquille : l'atmosphère géorgienne est absolument irrespirable à Paris, car chacun pour s'absoudre dénonce son voisin. La tâche de Guéguétchkori consistera donc à rendre la sécurité à ses compatriotes.

Encouragé par l'exemple de l'émigration russe qui avec son président M. Maklakoff et le Métropolitain Euloge s'est réconciliée avec l'ambassadeur des Soviets M. Bogomoloff, Guéguétchkori, à son tour, pour atténuer la menace qui pèse sur les siens, entame dès la fin de 1945 des négociations avec l'Ambassade des Soviets à Paris (les témoignages suivants confirment cette nouvelle : affirmations de M. Akaki Tchenkéli, allusions de Kédia, informations ukrainiennes).

La peur ou le reste pour un homme de la trempe de Guéguétchkori n'est pas un motif suffisant de réconciliation. La croyance en la supériorité écrasante de Staline sur tous les autres chefs d'Etat du monde, la fierté (comparable à la fierté des Corses pour Napoléon) que le plus grand dictateur d'aujourd'hui soit un Géorgien, la conviction qu'il établira l'ordre nouveau, la position prise par les Soviets pour reprendre aux Turcs les territoires géorgiens de Kars et d'Ardahan furent autant d'arguments pour pousser Guéguétchkori à négocier.

Un an après en novembre 1946, le journal géorgien de Paris publiait un appel émanant de MM. Jordania et Guéguétchkori enjoignant aux Géorgiens de France de se présenter au consulat soviétique en vue d'échanger leurs papiers d'émigrés contre des passeports soviétiques.

Il est intéressant de noter la clause de l'accord Guéguétchkori-Bogomoloff n'obligeant pas les Géorgiens devenus citoyens soviétiques à regagner leur pays.

BEST AVAILABLE COPY

Michel KEDIA

Appartenant à une famille bourgeoise, Michel Kédia est né en Mengrâlie (province géorgienne à laquelle appartient aussi le Maréchal Bâria) en février 1902.

C'est un être plein de contradictions : intelligent, dépravé, cynique, rusé mais manquant de souplesse, faux, intellectuel peu cultivé, vaniteux au delà de tout ce qu'on peut imaginer, large, hospitalier mais calculateur, joueur mais plein de self-control, ayant des qualités de chef, notamment un grand ascendant sur son entourage, Michel Kédia est un jouisseur, qui en jouissant trop de la vie, s'est compromis sa santé.

Très jeune, il assiste à la montée du mouvement national géorgien comme socialiste-menchévik (le grand parti politique à la mode à cette époque - et qu'il devait du reste quitter tout de suite après la défaite de la Géorgie).

Il émigre avec toute sa famille, à la suite de l'ultimatum soviétique à la Géorgie de mars 1921, à Constantinople, où son père et son oncle (Constantin, le leader nationaliste) tiennent un restaurant de luxe, qui ne tarde pas à faire une faillite retentissante. La famille Kédia part alors pour Paris.

Le célèbre magnat géorgien de pétrole Choschtaria donne vers 1924 à Michel Kédia une bourse pour étudier le droit en Allemagne. Kédia fréquente l'Université de Heidelberg, circule en Allemagne, et se fait des camaraderies parmi la jeunesse estudiantine allemande.

Il achève ensuite ses études à Paris, sans plus avoir de bourse. Il connaît la misère, l'obligation de gagner sa vie en pratiquant tous les métiers. Il est successivement débardeur, Fort des halles, porteur dans une gare parisienne, travaille dans un music-hall (les caucasiens de toutes nationalités ont eu pendant longtemps à Paris une sorte de monopole dans le travail dans les boîtes de nuit et les music-hall. Il fréquente la jeunesse nationaliste géorgienne de Paris, avec elle il va chahuter les réunions des menchéviks géorgiens, il aime beaucoup les baggares.

Il s'intéresse à la fabrication du yoghourt, vers 1930 il crée une petite entreprise, se débrouille très vite, et devient très aisé par ses propres moyens.

Son succès, sur le plan de la vie matérielle, lui donne beaucoup d'assurance. Il est fier d'être un self-made man. Dévoré d'ambition, il veut jouer un rôle de premier plan dans la vie politique géorgienne.

Son oncle Constantin Kédia, le leader nationaliste, l'attache comme un des représentants des nationalistes auprès du groupe "Caucase" de Saidar Bammate. A peine en présence de ce dernier, Kédia est plein de jalousie, il voudrait supplanter Bammate à la direction du groupe. Mais il manque d'éttoffe, s'il a fait des études, il manque de culture, d'éducation politique (à ce point de vue là il sera toujours très primitif prenant des slogans de propagande pour des idées), d'expérience, et son adversaire personnel, son rival est un homme de grand format, un maître pour les méthodes politiques orientales.

De 1934 à 1939, Michel Kédia luttera sournoisement contre Bammate, tout en étant à l'extérieur un de ses plus fidèles partisans et amis. Il se fait des relations avec les Allemands

ENCLOSURE

en dehors du groupe "Caucase". Par ailleurs, comme pour réussir en politique caucasienne, il faut avoir un soutien dans la coulisse pétrolifère, Michel Kédia se lie avec Grégoire Beridzé, le liquidateur de Choschtaria (l'ancien patron et bienfaiteur de Kédia), le banquier 5 fois failli, un des plus habiles gangster financier de la place de Londres.

Ce qui frappe dans les relations allemandes de Kédia - aussi bien dans cette période d'avant-guerre que du reste plus tard -, c'est qu'il ne sera jamais question de liens avec ses anciens condisciples de Heidelberg. Kédia pénètre dans les milieux des services de renseignements et de sécurité du Reich.

A la veille même de la guerre Kédia va à Berlin. Une des choses qu'il y fait consiste à combattre l'influence trop grande que commence à prendre un petit groupe nazi géorgien, insignifiant au point de vue numérique, mais qui a l'appui de la Gestapo. Les méthodes qu'il emploie pour combattre ces nazis géorgiens nous sont inconnues - toutefois ce qui est certain c'est qu'il parvint à limiter leur influence. A son voyage de retour vers Paris, il s'arrête à Lausanne et y a une violente altercation avec Barmate (voir la note consacrée à ce dernier).

La guerre éclate. Kédia se tient tranquille à Paris, où il fabrique son yoghourt. Il n'est pas inquiété par la police française (alors que tous les apatrides qui avaient effectué depuis un an des voyages en Allemagne étaient soumis à des interrogatoires très serrés et souvent internés par les autorités françaises). Il semble n'avoir fait non plus aucune offre à la France.

En juin 1940, tout de suite après l'arrivée des Allemands à Paris, Michel Kédia est investi des fonctions de führer de l'émigration géorgienne (et bientôt après caucasienne). Le Hauptsturmführer SS Engelhaupt, qui lui apporte cette nouvelle reste en liaison constante avec lui.

Ici commence la grande aventure de Kédia avec les Allemands. Toutes les relations des Caucasiens avec les Allemands seront placées sous la firme de Kédia. Comme ce serait amoindrir l'importance et l'intérêt de cette histoire, nous traiterons de l'activité de Kédia dans le cadre des rapports germano-caucasiens dans une étude spéciale consacrée à ce sujet.

Relevons simplement ici quelques impressions subjectives sur l'activité de Michel Kédia de juin 1940 à avril 1945.

Tout d'abord Kédia a fait preuve d'une habileté tout à fait extraordinaire en ayant très bien compris la complexité des intrigues intérieures allemandes, et en ayant su miser sur tous les tableaux sans indisposer contre lui aucun groupe rival. Ainsi d'après des renseignements ukrainiens non encore entièrement dépouillés et contrôlés, il a participé à la conspiration de l'Amiral Canaris, et il avait partie liée avec ceux qui ont réprimé cette conspiration (alors que par exemple son ami le leader germanophile ukrainien le colonel André Melnyk, beaucoup moins souple que lui, s'est laissé prendre dans l'engrenage de l'affaire Canaris et a fait quelques mois de camp de concentration). De même il a participé à la politique du partage nationalitaire de l'URSS, il a pris contact avec Vlassoff (politique d'une Russie fédérative mais unifiée sous un national-socialisme russe), il s'est intéressé aux négociations que le Dr Kleist menait à Stockholm pour une éventuelle réconciliation avec les Soviétiques (voir note sur voyage de Guiguétkhori).

BEST AVAILABLE COPY

Kédia s'est révélé comme un organisateur de tout premier ordre. Il a su s'imposer à toute l'ancienne émigration géorgienne, maîtriser les velléités d'indépendance des divers groupes, il a su concilier chrétiens et musulmans du Caucase, il a su organiser la nouvelle émigration géorgienne (prisonniers de guerre de l'Armée rouge). Il a su mettre tout ce monde au service de son organisation.

Par contre Michel Kédia s'est révélé comme un très piètre homme politique dans la large conception de ce terme. Il ne voyait pour le Caucase que deux conceptions véritables : le Caucase soviétique ou le Caucase allemand. Cette façon de voir les choses ont indisposé contre lui de nombreux éléments des autres peuples opprimés : Baltes, Polonais, Ukrainiens.

La défaite de l'Allemagne fut pour lui un échec personnel. Son groupe s'est effrité. Le gros des Géorgiens qui était en Allemagne, s'est laissé - sur son propre conseil - du reste rapatrier. Ses fidèles lieutenants Tzouaja, Alshibaja, Prince Andronikachvili, restés en Allemagne font une politique autonome. Il a perdu presque complètement le contact avec son groupe en Turquie. Il n'y a qu'en Espagne qu'il possède encore un petit groupe formé d'Allemands et géorgiens.

En venant en Suisse en avril 1945, Kédia était encore plein de vitalité, il avait énormément d'argent (qu'il dépensa du reste très rapidement), il avait de grands projets notamment celui de reprendre le même rôle qu'il avait en Allemagne auprès des Américains ou des Anglais (il racontait qu'il avait rendu des services notoires aux uns et aux autres). Mais tout cela ne se réalisa pas. Il se laissa vite abattre et démoraliser.

Il semble s'être retiré de la politique active. Il a eu au cours de l'hiver 1945-1946 plusieurs rencontres à Berne et à Genève avec un diplomate soviétique géorgien (c'est lui-même qui a raconté cela), avec lequel soi-disant ils se sont entretenus de leur Megrélie natale. Sa femme, avec laquelle il est séparé mais entretient toujours des relations très cordiales, est devenue à Paris la maîtresse d'un diplomate soviétique (information communiquée de Paris par les Ukrainiens, confirmée par Chavichvili). Lui-même raconte que c'est par sa femme qu'il parvint à sauver ses compatriotes en France. Par contre il accuse le gouvernement menchévik géorgien en exil de s'être rallié aux Soviets. Tout cela est plein de contradiction. Il entretient également en Suisse des relations avec les Allemands, notamment avec la femme de Engelhaupt, qui séjourne à Berne. Il projette maintenant d'occuper un poste très important dans la firme de M. Selmanowicz.

Il vit en Suisse sous le régime de la résidence forcée à Genève.

BEST AVAILABLE COPY

Les groupes politiques de l'émigration géorgienne.-

Traditionnellement on se trouve en présence de deux grands groupes politiques géorgiens :

1. Le groupe social-démocratique du Gouvernement en exil du Président Noé Jordania (Paris).
2. Le groupe nationaliste (opposition au gouvernement) dont les principaux leaders traditionnels sont : Constantin Kédia (Paris), Général Kvinitadzé, Avallischvili et Amiredshibi (groupe Caucase de M. Haïdar Mamato). /On sait que ce groupe a été dirigé pendant la guerre par Michel Kédia le neveu de Constantin /.

A côté de ces deux grands groupes, il y a des monarchistes (les partisans du Prince Irakli Bagration et les partisans d'une éventuelle dynastie étrangère) et les individualités du monde des affaires (Prince Goumbatow, Prince Matchiabeli, Tchernojew, Gulbekian, Choschtaria etc), qui ne se rattachent à aucune combinaison, mais sont enclins à les soutenir toutes.

L'histoire de l'émigration géorgienne depuis la chute de l'indépendance en 1921 tourne autour de ces deux groupes principaux et des tribulations des monarchistes et des individualités dont nous venons de faire mention.

La ligne générale de chacun des deux groupes est faussée en quelque sorte par les personnalités qui les composent, et dont le rôle souvent important et le prestige dont elles jouissent donne au problème de l'émigration géorgienne une complexité que de prime abord, elle ne possède pas. (Dans ce sens une personnalité comme celle de M. Eugène Guiguitchkori, ministre des Affaires Étrangères du Gouvernement Jordania est très caractéristique).

La richesse fabuleuse de la Géorgie et de tout le Caucase, les convoitises qu'elle fait naître, le fait que de nombreux géorgiens émigrés aient appartenu au monde de la finance internationale et ont souvent réussi à s'y maintenir, font que l'on retrouve des noms de Géorgiens dans la plupart des grandes intrigues financières mondiales et dans la politique des Puissances dans le Proche et Moyen Orient.

Quelle est l'origine historique des groupes géorgiens ?
Quel est leur lien avec les autres peuples caucasiens ?
Quelle est leur attache avec les intrigues mondiales à caractère financier, politique ou la lutte pour la possession des matières premières ?

Quelle est l'histoire de l'émigration géorgienne ?

Et en fin quel est son état actuel ?

Telles sont les questions que nous nous proposons de traiter dans la présente étude.

* * *

Historique.- La Géorgie était sous l'empire des Tsars une province non-russe particulièrement favorisée. Pays magnifique, climat doux, gens hospitaliers, la Géorgie présentait un attrait certain pour tous les Russes. Les fonctionnaires impériaux se créaient des sympathies et des relations, les révolutionnaires socialistes cherchaient aussi des appuis dans cette contrée.

ENCLOSURE

Avant 1914 - si l'individualité géorgienne restait toujours fortement marquée par une histoire tri-millénaire -, il n'y avait cependant aucun mouvement national digne de ce nom, qui voulait l'indépendance de la Géorgie.

Après du vice-roi du Caucase (gouverneur-général) à Tiflis, il y avait une foule de Caucasiens, qui servaient fidèlement l'Empire. Une des meilleures divisions de la Garde Impériale russe était le "division sauvage", en majeure partie composée de Géorgiens. Les princes géorgiens et les grands magnats de la finance développaient leurs fortunes, à l'abri des lois impériales.

Les partisans des idées nouvelles (il s'agissait à cette époque de démocratie et de socialisme) étaient plus libres d'agir que partout ailleurs dans l'Empire. Le parti social-démocrate s'était développé en Géorgie d'une façon considérable, et les personnages qu'on y rencontrait s'appelaient : Joseph Djougachvili (Staline), Beria, Noe Jordania, Noe Ramichvili, M. Tsereteli, Eugène Guéguatchkori, Akaki Tchenkéli, Tchaidze, Chavichvili etc. Ces socialistes se divisaient - déjà avant la scission officielle en menchéviks et bolchéviks - en modérés et en ultras. Si ces derniers (Staline, Beria) ~~étaient~~ prenaient part à des actes terroristes et ~~étaient~~ étaient de ce fait recherchés comme criminels par la police tsariste (on se souvient de l'attentat contre la banque d'Etat à Tiflis à laquelle furent mêlés Staline et Litwinoff etc), les modérés par contre protégés par l'"intelligentzia" russe et jouissant de la tolérance bienveillante des pouvoirs publics, recrutèrent des adhérents de plus en plus nombreux. A la Douma Impériale (après la révolution russe de 1905), la Géorgie était représentée par ses leaders sociaux-démocrates : Tsereteli, Guéguatchkori, Tchenkéli et Tchaidzé. Les sociaux-démocrates géorgiens suivaient de près les chefs démocrates russes (Kerenski, Milioukoff, Maklakoff), mettaient en avant les idées de fédéralisme, mais ne soufflaient mot de l'indépendance.

Il faut encore ajouter - pour bien comprendre le développement ultérieur - que la facilité de la vie au Caucase rendait les hommes enclins à la bienveillance, et les adversaires politiques les plus acharnés et les plus irréductibles se rendaient en affaires ou dans la vie privée des services multiples. Ainsi les députés socialistes à la Douma ne s'alignaient pas de soutenir les projets des grands capitalistes géorgiens.

En 1914, la guerre ne provoque aucun changement dans l'équilibre intérieur de la Géorgie, mais à l'extérieur de l'Empire de Russie, en Allemagne, se crée le premier groupe pour l'indépendance de la Géorgie, groupe constitué par les officiers géorgiens faits prisonniers à la bataille de Tannenberg. Il n'y avait dans ce groupe aucune personnalité marquante, mais son importance a été accrue du fait de la conception allemande de la Géorgie "libre", pierre maîtresse de l'échiquier Caucasiens arraché aux Russes et faisant aussi pièce à la ~~WWWW~~ Turquie, alors alliée de l'Allemagne. L'intérêt manifesté pour cette conception de la Wilhelmstrasse par les milieux pétroliers allemands (notamment des frères Nobel) permettait d'envisager pour ce groupe un fort soutien financier.

En 1917, lorsqu'à Petrograd éclate la révolution russe, un des chefs social-démocrate géorgien Tsereteli entre dans le gouvernement provisoire de la République de Russie.

Dès que la nouvelle de la révolution parvint au Caucase, les peuples caucasiens liquidèrent l'administration du vice-roi et le régime de la bureaucratie russe sur toute l'étendue du Caucase. Tout le pouvoir fut remis aux Conseils révolutionnaires et à leurs Comités

exécutifs destinés à gouverner le pays. Tous les peuples caucasiens ayant été unis sous la domination russe dans le cadre administratif de la vice-royauté du Caucase, cette première phase de réveil national et révolutionnaire est transcaucasienne (c'est à dire général à tout le Caucase et non géorgien, azérbéïjanien, arménien, caucasien du nord etc). Les Conseils révolutionnaires transcaucasiens constituèrent leur organe central, dont le siège fut fixé à Tiflis et dont le président fut Noé Jordania, leader du parti social-démocrate de Géorgie. Depuis ce moment la social-démocratie dirigera les destins de la Géorgie et de la plupart des autres États caucasiens.

L'histoire de la révolution au Caucase est assez embrouillée et il n'est pas dans nos vœux de l'exposer en détail.

Petrograd nomme pour remplacer l'administration du vice-roi un "Comité Spécial de Transcaucasie", composé de 5 membres (2 géorgiens A.Tchenkéli et K.Abachidze, un arménien, un Azerbeïdjanien et un russe le président) et ayant les prérogatives d'un gouvernement.

Le 11 novembre 1917, sur l'initiative des conseils révolutionnaires transcaucasiens, le "Comité Spécial" fut dissous et remplacé par un nouvel organe le Commissariat de Transcaucasie, présidé par E.Guéguitchkori. Le commissariat représente le gouvernement légal du pays, autonome de celui de Petrograd. Mais il n'est pas encore question d'indépendance, ni de séparation avec la "Grande République Démocratique Russe", où cependant la révolution bolchévique commence à faire rage.

Le Caucase participe en décembre 1917 à l'élection de l'Assemblée Constituante de Russie. Celle-ci dissoute brutalement à Petrograd le 5 janvier 1918, n'eut qu'un jour d'existence légale. Comme suite à sa dissolution par les bolchéviks, le nombre des députés de cette assemblée, Géorgiens, Arméniens et Azerbeïdjanien, fut triplé et complété par les candidats de différentes listes des partis, en proportion des voix obtenues par eux aux élections. L'Assemblée, constituée de cette façon, s'attribua les fonctions législatives et ainsi naquit la Diète de Transcaucasie, présidée par H.Tchidze.

Au traité de Brest-Litovsk, la Russie ayant cédé à la Turquie les provinces de Batoum, de Kars et d'Ararhan, les transcaucasiens engagèrent avec les Turcs des négociations directes, qui commencèrent à Trébizonde le 12 mars 1918. (délégation turque : ministre de la marine Reuf-Bey, délégation de Transcaucasie : ministre des Affaires étrangères A.Tchenkéli).

L'état des négociations avec les Turcs, la menace soviétique qui pesait sur Bakou obligea la Diète de Transcaucasie à proclamer l'indépendance complète le 22 avril 1918, avec un gouvernement présidé par A.Tchenkéli.

C'est à ce moment à peu près que vint en Géorgie le groupe d'officiers partisans de l'indépendance nationale de la Géorgie. Il donna un soutien important aux socialistes géorgiens et les encouragea à suivre une politique indépendante. En même temps, il apportait à la Géorgie et à tout le Caucase le soutien de l'Allemagne.

Ainsi à la deuxième conférence de paix turco-caucasienne du 11 mai 1918, l'Allemagne soutint les Caucasiens contre les prétentions exagérées de son allié turque (Général von Lossow).

Les difficultés internes de la Transcaucasie devinrent alors très grandes du fait de l'occupation soviétique de Bakou et du refus des Arméniens de secourir la capitale azérbéïdjanienne, la

Dibte de Transcaucasie se déclara dissoute le 26 mai 1918.

Le même jour, eut lieu la réunion du Conseil National de Géorgie, qui adopta à l'unanimité l'Acte d'indépendance de la Géorgie, présenté par son président, Noé Jordania.

Le premier gouvernement fut présidé par Noé Ramichvili, mais bientôt ce fut Noé Jordania qui fut appelé à la tête du gouvernement de coalition, composé toutefois en majeure partie de socialistes.

La menace turque s'étant précisée contre les parties méridionales de la Géorgie, le gouvernement géorgien fit appel aux Allemands, dont les troupes séjournerent de juin à décembre 1918 en Géorgie. L'occupation allemande laissa dans le pays un souvenir excellent en Géorgie.

Après la fin de la première guerre mondiale, ce furent les troupes anglaises qui rechaussèrent les Allemands.

Après 3 ans d'indépendance, la Géorgie sociale-démocrate fut attaquée en 1921 par les Soviets. Le gouvernement s'exila avec tous les pouvoirs publics, laissant sur le sol géorgien l'armée qui combattit sous le commandement du Général Kvinitadzé.

Ce fut l'origine de la séparation des Géorgiens en deux groupes : les uns partisans de leur gouvernement légal en exil, présidé par Noé Jordania, reconnu par presque toutes les puissances européennes, soutenu par la II^e Internationale, et les autres, les nationalistes, reprochant au gouvernement d'avoir abandonné le territoire national et l'armée, lui reprochant de n'avoir pas cherché à s'entendre avec les Turcs.

II. Lien avec les autres peuples caucasiens.- Une chose est assez curieuse à constater, ce sont les Géorgiens sociaux-démocrates qui défendent avec le plus d'acharnement l'intégrité territoriale de la Géorgie, tandis que ce sont les nationalistes, qui pour se débarrasser plus rapidement des Soviets, proposent des concessions aux autres peuples du Caucase (notamment aux Musulmans) et à des puissances étrangères.

Pendant toute la durée de l'émigration on verra les chefs de gouvernements en exil discuter avec les autres Caucasiens d'un statut de confédération, tandis que les leaders nationalistes pencheront vers la formule d'une transcaucasie fédérative ou même unie.

Les puissances étrangères qui s'intéressèrent durant cette période au Caucase penchèrent tantôt pour l'une ou l'autre formule. Les Polonais de Pilsuński, dans le cadre du front prométhéen, soutinrent les Géorgiens sociaux-démocrates et les autres peuples du Caucase sur la base de la confédération. Les Turcs hésitèrent entre les deux formules, donnant toutefois la préférence à la formule de l'unité. Les Allemands et les Japonais ne s'intéressèrent qu'à la seconde formule, combattant au reste les partisans de Noé Jordania.

III. Attachés géorgiennes avec les intrigues mondiales.- Si la plupart du pétrole caucasien se trouve en dehors de la Géorgie en Azerbeïdjan (Bakou), c'est la Géorgie qui possédait le port (Batoum) par lequel ce pétrole était exporté, c'était sa capitale (Tiflis) qui était un des plus grands centres financiers du pétrole.

Certains noms géorgiens ou d'habitants de Tiflis sont célèbres sur le marché pétrolier mondial, ce sont Gulbekian, Tchermojev, Choschtaria (dans une mesure moindre Grégoire Peridze, qui a eu raison de la puissance de Choschtaria, et le Prince Souabatov, l'associé de Marcus Samuel dans la Shell). Lord Peterding,

font la femme était une caucasienne, soutint à maintes reprises les groupes politiques géorgiens et caucasiens en général, finança l'insurrection géorgienne de 1924 (époué du Prince Tcholokachvili, héros national géorgien), renfloua les financiers géorgiens et des anciens propriétaires de puits de pétrole. On retrouve beaucoup de noms géorgiens dans le quel qui ont eu en son temps Rockefeller à Peterding. Le puissant groupe pétrolier allemand les frères Nobel, soutint en accord avec Peterding des Géorgiens en Allemagne.

En France, les milieux financiers et politiques entretenaient des relations très intimes avec les Géorgiens de tous les groupes (Guigutchkori et ses amis radicaux-socialistes).

Mentionnons encore les familles Kiveni et Matchiselli qui ont égayé la chronique internationale.

Dans le domaine des événements diplomatiques, les Géorgiens avaient des places de choix dans les services de renseignements de certaines puissances. Le Prince Sakhlatov dans les années 1920-1930 ses compatriotes en contact avec l'Intelligence Service anglais, M. K. Guigutchkori a fait la même chose auprès du Vauxtas F.reau Français, en Pologne Imanze et Simjikachvili ont travaillé avec le MI6 anglais, en Allemagne (avant Kédia) les profos Gur Achmateli et le Général Bro entretenaient des liens étroits avec le SS.

IV) Histoire de l'émigration géorgienne.- Entre les deux guerres, ce fut certainement le groupe du gouvernement en exil de Jordania qui joua le rôle public essentiel.

Le gouvernement en exil s'installa à Paris, où jusqu'en 1935 le Ministre de Géorgie M. Akki Tchenkili fut officiellement accrédité auprès du gouvernement français. M. Jordania était président du gouvernement, M. Guigutchkori, ministre des Affaires étrangères, Noé Samichvili (assassiné en 1930) avait été ministre de l'Intérieur, Joseph Sulakaja était ministre des finances. Le gouvernement avait également un centre à Varsovie. La Pologne soutenait l'activité du gouvernement en exil du point de vue matériel. Le gouvernement avait créé une association géorgienne pour la Société des Nations, et c'est M. Khariton Chavichvili de Genève qui représentait la délégation géorgienne à Genève.

L'opposition nationale ne n'avait pas de personnalités de premier plan. Les deux chefs étaient Constantin Kédia et le Général Kvinitadzé. Le siège de l'opposition était Paris, bien que de plus en plus elle s'orientait sur Berlin, Rome et Tokio. Il n'y avait pas dans ce clan de doctrine bien nette, par contre il y avait une jeunesse turbulente, longtemps conduite par Michel Kédia. Profitant de la carence d'idées de cette opposition nationaliste, M. Raïzar Bamate, non géorgien, montagnard du Caucase, musulman, attire à lui ce groupe, et fonda à Paris vers 1930 la revue "Caucase" qui eut le nom de tout le groupe. M. Bamate s'orienta d'abord sur le Japon, puis sur la Turquie et finalement sur l'Allemagne. Il avait énormément d'argent et entretenait sur un pied très large ses collaborateurs. Prié par les Français vers 1937 de quitter Paris, il s'installa à cheval sur la Suisse et l'Allemagne et travailla intimement avec le IIIème Reich. Après la signature du pacte germano-soviétique de 1939, il dut définitivement suspendre l'édition de sa revue Caucase et se replia sur la Suisse.

Lorsqu'en 1940, l'Allemagne après l'occupation de la France fut réactive le problème caucasien, ce n'est plus à Bamate qu'elle fit appel mais à Michel Kédia. Comme l'activité géorgienne pendant la guerre fera l'objet d'une étude spéciale, nous passons aujourd'hui cette question sous silence.

BEST AVAILABLE COPY

XARZ - 28656

L'EMIGRATION GEORGIENNE EN FRANCE
1939 - 1945

Le Centre de l'émigration géorgienne se trouvait à Paris depuis l'occupation du pays par les soviets, en 1921. Également se trouvaient à Paris non seulement la masse des émigrés, mais aussi les représentations des différents partis politiques géorgiens et l'ancien gouvernement du président Jordania.

Toute l'attention des partis politiques géorgiens et de Jordania lui-même était toujours concentrée sur le sort du pays souffrant sous la terreur de l'occupation.

L'évolution de la situation internationale a fait disparaître peu à peu de l'arène des discussions internationales la question géorgienne qui, durant les dix premières années, jouissait auprès de l'opinion mondiale d'une grande sympathie.

Mais l'émigration géorgienne espérait toujours voir se rétablir son indépendance et a cru que durant l'année 1939, après la conclusion du pacte germano-soviétique du 23 août, le moment de la réalisation de ses aspirations était proche.

Cependant, aussitôt après la guerre est déclarée par les alliés à l'Allemagne et l'émigration géorgienne se range aux côtés des alliés. Le Gouvernement géorgien publie une résolution officielle dans le journal de langue française, le "Courrier Géorgien" contre "la Russie stalinienne et l'Allemagne hitlérienne". C'était une déclaration de guerre.

Toute la jeunesse géorgienne s'engage dans l'armée française pour aller rejoindre l'armée du général Weygand, en Syrie.

Telle était la position de l'émigration géorgienne vis-à-vis de la guerre.

Inspirés par cette position et par la solidarité envers les alliés, le président Jordania avec son gouvernement et les principaux chefs des partis, quittent Paris à la suite du Gouvernement français. Mais, en cours de route, tous étaient rattrapés par les troupes allemandes et obligés à rentrer à Paris.

Le représentant du Gouvernement Jordania auprès du Gouvernement polonais établi à Angers, M. Joseph Salvaia se suicide, impressionné par le désastre des démocraties.

Et, dans cette situation il fallait néanmoins s'efforcer de trouver le moyen de défendre notre émigration contre les foudres de la Gestapo.

On peut aisément comprendre combien la situation du Gouvernement géorgien se trouvait compromise auprès des allemands lorsqu'ils occupèrent la France.

Le sort a voulu que, durant cinq années consécutives, cette tâche ardue incombe, depuis juillet 1940, à Michel Kedis, lequel

13 MAR 47

V. Etat actuel de l'émigration géorgienne.- Les Géorgiens qui avaient misé pendant la guerre presque exclusivement sur la carte allemande ont été contraints depuis la débâcle du Reich à revenir sur des positions de repli.

Un nombre assez considérable de Géorgiens, séduits par la gloire de Staline (L'émigration pour Staline a toujours été le point faible de tous les Géorgiens), désireux aussi de se faire pardonner leur attitude collaborationniste, se sont rapprochés des Soviets. Très peu l'ont fait par acte public (le journal géorgien de Paris), la plupart l'ont fait par acte secret, ce qui fait qu'il faut être très prudent dans les contacts avec eux.

Le gouvernement en exil, après avoir suspendu toute son activité pendant la guerre et avoir capitulé entre les mains de Michel Kédia (M. Guéguitch qui faisant alors office d'intermédiaire), se réveille lentement de son léthargie. Sa composition est sensiblement la même qu'avant guerre (sauf Salakja qui s'est suicidé lors de la défaite de la France).

Le groupe nationaliste de Michel Kédia tend à s'affirmer de plus en plus en tant que groupe. Ses principaux membres agissent maintenant séparément. Michel Kédia est en Suisse et travaille dans la coulisse. Il a perdu le contact avec son groupe d'Allemagne Tzomaja et Alchibaja (Munich), qui travaillent l'un et l'autre avec le Général Dro (ils laissent entendre aux Ukrainiens de l'ABN qu'ils sont très fortement soutenus par les Américains). En Allemagne également le prince Andronikhechvili (Munich) semble s'être rallié à Jordania, de même que M. Kevichvili (un parent de l'ancien président) à KUBUSCHY Salzberg. En Italie, Imnadzé, Sindjikschvili et Kataradzé, après avoir renié leur travail avec Kédia, se rapprochent de nouveau du Président Jordania et ont noué des contacts avec les Polonais de Anvers. En Turquie, le groupe de Kédia subsiste, mais laisse tomber son ancien chef. C'est en Espagne que Kédia semble avoir ses amis les plus fidèles, qui y collaborent avec des Allemands de l'Abwehr.

Le tour d'horizon géorgien que nous venons d'effectuer est surtout une entrée en matière pour aborder les points de détails, et pour présenter les nombreuses pièces du dossier caucasien qui vient de m'être communiqué.

BEST AVAILABLE COPY

()

BEST AVAILABLE COPY

-7-

Staline, grâce à ses ruses, a fait diriger tous ces milieux vers ses propres buts. C'est pour cette raison que les Alliés sont obligés de disputer le terrain à Staline en Allemagne même.

Il y a en Allemagne beaucoup d'autres forces encore, qui veulent s'entendre avec les démocraties Anglo-Saxonnes, en vue d'organiser l'Europe sur une base juste. Il faut chercher ces Allemands, il faut les aider à s'organiser. Au moyen d'une politique juste, et en montrant de la compréhension pour les desiderata de ces milieux, on pourrait gagner le peuple à la cause commune. En ce qui concerne la liquidation des anciens vestiges du nazisme, il serait préférable de laisser les milieux allemands eux-mêmes s'en occuper... Ils pourraient le faire beaucoup mieux que l'administration alliée.

Nous connaissons quelques unes de ces personnalités allemandes, avec l'une d'elles nous avons pu nous maintenir à Berlin, tout en menant une politique de vive opposition à la politique néfaste des nazis, dans les questions des nationalités de l'Est Européen.

A cet exposé, nous joignons la liste des personnes avec lesquelles nous étions en contact suivi en Allemagne. Ces personnes, à leur tour, peuvent compléter cette liste par quantité d'autres noms, plus importants peut-être que le leur propre.

Si l'Allemagne, ce premier et important facteur européen, est gagnée à notre cause, on pourra s'attaquer aux autres problèmes européens. Il faut que les peuples de l'Est Ouest de l'Europe soient satisfaits et gagnés pour le choc anti-Stalinien, en premier lieu: la France.

Une fois le problème de l'Allemagne, de l'Ouest européen amorcé, les problèmes balkaniques marcheront avec les Anglo-Saxons, ainsi que la grande majorité des Polonais, qui ne supportent ni la domination de la Russie ni le communisme.

En ce qui concerne les peuples de l'Est européen, (les peuples non-russes inclus dans l'URSS), qui représentent une masse de 90 millions répartie en Ruthénie Blanche, Ukraine, Caucase, Turkestan, Tatars de Crimée, Tatars de Crimée, nous étions, mes amis et moi, leurs porte-paroles à Berlin. Les organiser et les diriger sera plus facile: ces peuples désirent tous se séparer de la Russie, et rétablir la liberté et l'indépendance de leurs pays. C'est pour cette raison, du reste, que les fils de ces peuples, au commencement de la guerre germano-soviétique ont déserté en masse l'armée rouge et sont venus en Allemagne demander ces armes pour s'enrôler comme volontaires dans l'armée allemande.

C'est seulement le traitement cruel des nazis envers ces prisonniers qui s'étaient rendus volontairement, et la néfaste politique allemande dans la question des nationalités qui a provoqué la désertion massive de ces volontaires et suscité une vive opposition anti-nazie parmi ceux qui restèrent jusqu'au dernier jour dans les unités allemandes et dans les légions nationales.

Toute cette masse d'hommes, qui s'élève à plusieurs centaines de mille, peut être reorganisée, mais naturellement à la condition que l'on ne reprenne pas une politique semblable à celle des nazis, qui considéraient ces soldats comme des "Untermenschen aus Osten". Il faut employer une politique démocratique garantissant la liberté des peuples et leur droit à disposer d'eux-mêmes.

La première chose à faire, dans cet ordre d'idées, est d'empêcher tout de suite tous les Caucasiens et autres peuples non-russes, de tomber sous le joug des nazis, soit comme légionnaires, soit comme réfugiés.

BEST AVAILABLE COPY

- 3 -

Kedia a pu d'abord, à Paris, assurer la défense de l'émigration géorgienne. La première demande adressée par Kedia aux allemands était de ne pas exercer de représailles contre le Gouvernement du président Jordania et contre les représentants des partis politiques géorgiens, dont le social-démocratique était le plus important.

Kedia a réussi pleinement cette tâche et il a su défendre aussi bien tous les israélites géorgiens et djougoutes, au nombre d'environ 250 personnes.

Après la libération de Paris, et en reconnaissance des services rendus par Kedia, le Grand Rabbin de Paris, l'Association culturelle des israélites en France et le Président du Groupement des Israélites géorgiens, lui ont adressé des lettres de chaleureux remerciements. (voir les copies).

C'est après le début de la guerre germano-soviétique que la tâche de Kedia est devenue beaucoup plus ardue.

Le vrai visage du gouvernement nazi n'étant pas connu, à cette époque, par la grande majorité des peuples de l'Est, souffrant sous le régime soviétique et luttant pour la liberté et l'indépendance, ces peuples ont accueilli cette déclaration de guerre avec joie et satisfaction. On a cru venir à bout de ce régime soviétique qui les opprimait depuis plus de vingt ans.

La jeunesse et même les hommes de 50 ans se précipitèrent comme volontaires. Des centaines de mille caucasiens désertèrent l'armée rouge pour passer du côté allemand.

Ce ne sont pas les actions militaires qui expliquent les 4 ou 5 millions de prisonniers faits par les allemands au début de la campagne de Russie, mais l'espoir de citoyens soviétiques de libération par les allemands.

Par exemple, l'Ukraine a reçu les allemands à bras ouverts et c'était la même chose lors de leur entrée au Caucase du Nord.

Mais les nazis allemands ne voulaient rien comprendre à tout cela et on commença à traiter comme du bétail cette masse d'hommes venus volontairement, le terme de "Inter-Monachen aus Ostern" ayant été créé pour les désigner.

Les prisonniers, venus avec tant d'espoir, mouraient de faim, de froid dans les camps allemands. D'autres étaient massacrés par les S.S. - Ainsi, par exemple, durant le premier hiver 1941-1942, presque le 7/10 des prisonniers géorgiens étaient morts.

Fers le printemps de 1942, les allemands voyant que leurs soldats commencent à manquer, créèrent des légions avec des prisonniers. C'était, pour les prisonniers, le seul salut et la grande majorité de ces derniers de différentes nationalités, se déclarèrent volontaires, malgré tout ce qu'ils avaient déjà vu....

On aurait pu croire que ces prisonniers, vêtus de l'uniforme de soldat allemand, seraient mieux traités. Ils étaient traités quand même comme des parias, comme des "landsknecht". Mais les

BEST AVAILABLE COPY

- 4 -

prisonniers prenaient leur revanche aussitôt qu'ils le pouvaient. Ils massacraient les officiers allemands et gagnaient les lignes alliées ou le maquis.

Les hommes ayant désertés l'armée rouge, repassaient de nouveau aux soviets, à tel point ils étaient déçus des allemands.

Par exemple, à Castres, étaient stationnés 3 bataillons de Géorgiens. Aussitôt que les Français et les Alliés débarquèrent de la rivière, les trois bataillons se révoltèrent et regagnèrent le maquis; ils se sont battus contre les allemands avec fureur.

Comme il est dit plus haut, vu la grande effervescence des peuples de l'Est et la désertion en masse de soldats de l'Armée rouge, qui sont venus rejoindre les allemands, il fallait que des hommes, à Berlin, puissent protéger et défendre les intérêts de cette masse d'hommes.

A cet effet, le Gouvernement Géorgien et les organisations politiques géorgiennes déléguèrent le même Kédia à Berlin.

Et, depuis le mois d'août 1941, c'était la lutte quotidienne avec les autorités allemandes pour alléger le sort de ces pauvres prisonniers, en grande majorité venus volontairement, déçus et excédés par les bêtises des nazis.

Kédia, anti-communiste et anti-soviétique, était obligé de défendre des milliers de ses compatriotes redevenus communistes par la sottise et la cruauté des nazis.

Kédia, afin de ne pas être seul, a réussi à constituer un bloc des peuples du Caucase et par la suite le bloc de tous les peuples de l'Est.

S'appuyant sur ce bloc, Kédia et ses amis ont mené la lutte pour alléger le sort des légionnaires, des prisonniers, des travailleurs; en plus, ils se sont opposés ouvertement et violemment contre la politique nazie d'occupation et le Reichskommissariat.

Kédia qui était prêt, en tout moment, au suprême sacrifice pour ne pas abaisser la tradition des révolutionnaires et patriotes géorgiens qui lui avaient donné leur confiance. Il avait déclaré ouvertement à Berlin qu'il ferait sauter, dans les deux semaines, M. Schickel s'il osait s'installer comme Reichkommissar allemand au Caucase.

Et, quand les allemands ont essayé, en automne 1944, de soumettre tous les ressortissants des peuples de l'Est au général Vlasov et ont exercé à cet effet une pression sur Kédia pour le forcer, lui et tous les autres peuples de l'Est à se soumettre, Kédia, en pleine réunion de l'Etat Major des S.S. qui se tenait sous la présidence de l'Oberführer Dr Kröger à Wehrbelines-Platz, a déclaré que lui préférait encore Staline à Vlasov.

Enfin, en mars 1945, Kédia et ses amis ont forcé le Gouvernement allemand, en la personne de Rosenberg, à reconnaître le droit des peuples de l'Est à la liberté. C'était déjà trop tard, mais c'était une question de principe. (voir copie de ce document).

BEST AVAILABLE COPY

- 5 -

A cet effet, Kedia a provoqué, déjà au mois de mai 1945, une intervention du Maréchal Kannerheim pour déjouer les plans de la Gestapo allemande et réussit à faire passer en Finlande l'ancien ministre des Affaires Etrangères de Géorgie, le social-démocrate Gueguetchkori, qui par la même occasion est allé en Suède pour influencer le Gouvernement suédois.

M. Gueguetchkori possède une lettre du Maréchal Kannerheim qui lui donne raison et lui confirme avoir fait une démarche auprès de Hitler en vue d'obtenir une modification de son activité négative quant aux peuples caucasiens.

Hitler répondit que la politique suivie par l'Allemagne à l'Est était la meilleure.

Les Turcs, connaissant la politique intransigeante de Kedia, l'invitèrent, dès pendant la guerre, à Istanbul, le soutenant dans sa politique, comme ils le pouvaient, surtout en faisant de nombreuses démarches en faveur des Caucasiens auprès de von Papen, lequel - il faut le dire - soutenait l'indépendance du Caucase devant les Turcs.

En somme, Kedia et ses amis, dont trois : A. Djamalian, Antemir et M. Alibekoff, sont présentement avec lui à Genève, ont tout fait, au risque de leur vie, pour améliorer le sort des peuples de l'Est et sauver ce qui était possible des ténèbres soviétiques.

Quand l'écrasement nazi était déjà en presque un fait accompli, Kedia et ses amis ont réussi à déplacer la grande majorité de leurs compatriotes vers les zones d'occupation anglo-américaines. Kedia a quitté Berlin le 8 avril, presque le dernier, après avoir sauvé quatre agents américains qui s'étaient confiés à lui et auxquels il fit regagner les lignes américaines.

Kedia avait déjà, à fin février, le visa pour entrer en Suisse mais les allemands lui refusèrent le visa de sortie, en disant que Kedia resterait en Suisse et ne reviendrait plus... C'est grâce aux interventions énergiques faites auprès de la Gestapo par le général Wächter, Lt-Colonel Arit et le professeur von Mende et leur assurance qu'il reviendrait, que Kedia a pu sortir d'Allemagne, le 17 avril 1945. Ces trois personnes devaient parfaitement que Kedia ne retournerait plus en Allemagne, mais sachant d'autre part que tout était fini, ils ont donné leur garantie.

La Gestapo n'a pas osé dire au général Wächter - mais le professeur Mende et le Lt-Colonel Arit étaient prévus - que si Kedia ne rentrait pas, tous les deux seraient arrêtés ainsi que tous les amis de Kedia.

Naturellement Kedia a rencontré, durant ces cinq années, beaucoup de difficultés, beaucoup de risques; tout dernièrement il a failli être arrêté deux fois pour l'affaire Vlastov.

Il a été constamment pris entre deux feux; d'un côté la Gestapo surveillait son activité avec beaucoup de méfiance et guettait les occasions de l'arrêter et d'un autre côté le petit groupe géorgien nazi, dont le chef était - comme nous l'avons

BEST AVAILABLE COPY

- 6 -

dit plus haut, ami de Rosenberg, qui le combattait constamment, en le dénonçant comme anti-nazi, ami des Juifs, franc-maçon et agent anglais.

C'est grâce au bon renom dont jouissait Kedia parmi les peuples de l'est qui lui faisaient confiance, grâce aussi aux amitiés qu'il possédait chez les Turcs, et surtout grâce à l'appui des fonctionnaires importants anti-nazis, tels que Schulenburg, professeur Yende et beaucoup d'autres, qu'il a pu sortir vivant de l'enfer hitlérien.

Ainsi et malgré l'existence du petit groupe Nazi géorgien à Berlin, que Kedia a pu neutraliser, l'émigration géorgienne serait sortie de cette guerre tout-à-fait honorablement, si, au début de 1944, à Paris, un homme nommé Chalva Odicharia n'avait pas compromis tous les efforts de Kedia et de l'émigration.

Le nommé Chalva Odicharia, exclu de l'Association géorgienne en France en 1937, se mit dès la fin de 1943 au service de la Gestapo allemande.

Il a réussi à réunir autour de lui quelques débris méprisables d'émigrés géorgiens, ramassés des côtes, des espagnols, des français et a rigé un vrai service de la Gestapo (env. 120 individus).

Cette canaille, en contact avec le conseiller de la Gestapo, Göttinger, a pu, sur les ordres de la Gestapo les partisans français et tous les gens susceptibles d'être comptés parmi les adversaires du nazisme.

En pillant et dénonçant tout le monde, il a ramassé des dizaines de millions.

Malgré les protestations véhémentes de Kedia auprès des Allemands, la Gestapo n'a pas lâché son homme louche et l'a tenu jusqu'au bout en France.

La radio de France libre le dénonça très souvent.

Il est devenu un ennemi mortel de Kedia et des amis de ce dernier et quand, après la libération de la France, le susdit Odicharia accompagné de son groupe est venu à Berlin, ce n'était que dénonciations quotidiennes contre Kedia devant la Gestapo.

Ainsi, malheureusement les efforts de l'émigration et de Kedia ne se sont pas terminés en vain qui puisse blesser les alliés et en tout premier la France - lesquels ne pouvaient savoir les dessous de cette "corruption" apparente avec les allemands, Odicharia a su mettre en péril ces efforts en compromettant aux yeux des Français l'honorabilité des géorgiens. D'après les renseignements que nous possédons, les Français commencent heureusement à voir clair dans l'affaire.

Mais le mal est déjà fait par cet odieux personnage, sans scrupule.

Il résulte de renseignements possédés d'autre part que cet homme s'est fait faire trois opérations au visage pour modifier

sa physionomie et se fait nommer Charles Berger; il a essayé d'entrer en Suisse.

Les Géorgiens seraient bien reconnaissants qu'on le fasse rechercher et que cet homme, qui a compromis le nom honorable de l'émigration géorgienne, soit traduit en justice pour être châtié comme il le mérite.